

Mostra de Venise — New Crowned Hope Apitchapong Weerasethakul ou Mozart aux soins intensifs

Charles-Stéphane Roy

Number 246, November 2006, January 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47607ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roy, C.-S. (2006). Review of [Mostra de Venise — New Crowned Hope : apitchapong Weerasethakul ou Mozart aux soins intensifs]. *Séquences*, (246), 5-5.

MOSTRA DE VENISE | NEW CROWNED HOPE

APITCHAPONG WEERASETHAKUL OU MOZART AUX SOINS INTENSIFS

Commissionné par l'excentrique curateur et metteur en scène Peter Sellars, la série *New Crowned Hope* inspirée par l'œuvre de Wolfgang Amadeus Mozart, dont on souligne le 250^e anniversaire de naissance en 2006, vivait sa première visibilité publique à Venise. Sellars a commandé des œuvres à des artistes dans huit disciplines, qui devaient créer « comme l'aurait fait Mozart s'il était actif en l'an 2000 ».

CHARLES-STÉPHANE ROY

Produit par Simon Field, le pendant cinéma du projet réunissait sept cinéastes travaillant à l'extérieur de l'Occident : Tsai Ming-Liang (*I Don't Want to Sleep Alone*), Apitchapong Weerasethakul (*Syndromes and a Century*), l'Indonésien Garin Nugroho (*Opera Jawa*), le Chadien Mahamat Saleh Haroun (*Daratt*), Paz Encina (*Hamaca Paraguaya*) et le Sud-Africain Teboho Mahlatsi (*Moekgo and the Stickfighter*).



Syndromes and a Century

Du lot, **Daratt** a remporté trois prix et la légende indonésienne tordue d'*Opera Jawa* de Garin Nugroho a enchanté la critique en dépit de ses qualités esthétiques aussi évidentes que ses longueurs.

L'un des films les plus attendus au festival fut **Syndromes and a Century** d'Apitchapong Weerasethakul, prodige thaï duquel Cannes réclame presque la paternité après que **Blissfully Yours** et **Tropical Malady** y aient fait sensation. Avec ce qui commence à ressembler à une recette (plans longs et chorégraphiés, structure en deux temps, idylles à fleur de peau, naturalisme triomphant), AW a répondu d'étrange manière à la proposition de Sellars avec un film aux plans limpides et à l'intrigue d'un hermétisme biscornu.

Dans la première partie, un jeune patient d'un hôpital en milieu rural courtise une docteur dont le cœur penche pour un expert en orchidées rencontré dans un marché pendant qu'un dentiste développe une forte affinité pour un moine désirant devenir DJ.

La seconde histoire porte sur des événements similaires dans un hôpital de Bangkok au même moment où un militaire suit une physiothérapie dans le sous-sol de l'établissement.

La musique, jouant un rôle secondaire dans le film sinon durant la scène finale, renvoie bien sûr à Mozart, mais c'est surtout la part de jeu de codification du sacré et du mystère animant la mémoire des amants des deux segments (sont-ils reliés ou non ?) qui confère à **Syndromes and a Century** le statut d'une réplique moderne à *La Flûte enchantée*, qui inspira le cinéaste en premier lieu. *Séquences* a rencontré Field et Weerasethakul, venus à Venise présenter le film et expliquer leur démarche.

Field : « Sellars voulait que j'approche des artistes qui auraient la même sensibilité spirituelle, la même énergie et le même esprit d'innovation que Mozart lorsqu'il composa son *Requiem* ou *La Flûte enchantée*. Les cinéastes des pays non occidentaux, comme Apitchapong, participent à une culture en transformation qui influence leurs œuvres d'une manière qui échappe aux artistes des pays lourdement industrialisés, et c'est ce qui nous intéressait. »

Weerasethakul : « Je ne suis pas un mélomane mais je reconnais que *La Flûte enchantée* rend compte de la part de magie dans nos vies et épouse le concept du changement des individus. La première moitié du film parle de ma mère et la seconde de mon père, comme deux points de vue sur leur romance lors de leurs premières rencontres. Cette structure est un écho à une partition classique, avec ses motifs de répétition et de variation. »

Field : « Apitchapong choisit les lieux de tournage avant d'écrire son scénario, où il a vécu lorsqu'il était jeune. Il a facilité le tournage de cette manière, car tout était déjà adapté à ce qu'on pouvait trouver sur place; même chose pour Bangkok. »

Weerasethakul : « Ma mère est plus croyante que mon père, pragmatique et... peut-être plus compliqué aussi. Mes parents étaient médecins, donc j'ai grandi dans un milieu hospitalier et j'étais fasciné par l'éclairage des néons, la largeur des corridors, l'appareillage médical, les murs immaculés... Mais les progrès de la science n'ont pas empêché les gens, et surtout les praticiens, de trouver un sens qui ne provient pas du domaine rationnel. Lorsque nous sommes amoureux, nous sentons une réaction chimique circuler dans notre corps, comme les symptômes d'un état modifié qui nous affecte de manière positive. »